

**KÉTHÉVANE DAVRICHEWY** a grandi au sein d'une tribu géorgienne issue de l'exil, chaleureuse et étouffante à la fois. Une source infinie d'inspiration.

## Culture

Dans *Quatre Murs*, roman intime et sensible, Kéthévane Davrichewy sonde l'évolution des liens dans une fratrie après la mort du père. Un chant à quatre voix, entre dissonance et fugace harmonie.

# FRÈRES ET SOEURS, LE LIEN MOUVANT

## livres

Ils sont « *les piliers d'un temple secret* » : Saul le frère aîné, Hélène la cadette au caractère indépendant, Élias et Réna, les jumeaux fragiles. Liés par le souvenir d'une enfance soudée, ils se retrouvent, adultes, dans leur maison de famille, qui va être vendue après la mort du père : meurtris et en proie au doute quant à leur héritage, autant matériel qu'affectif. La vie les a séparés et cognés, leurs routes se sont éloignées et croisées. Quel rôle chacun tiendra-t-il désormais ? Celui auquel il était assigné ? Ou celui qu'il va réinventer ? Les silences en disent aussi long que les mots, complices ou perfides. Un grave accident a eu lieu autrefois, Réna en est restée handicapée. Un secret plane, qui plombe les échanges. Piques assassines et jouissives cruautés...

### Itinéraire d'une conteuse

**1965** Naissance à Paris, dans une famille d'origine géorgienne.

**1996** Elle écrit des livres pour enfants (*Contes géorgiens*, éd. L'École des loisirs, suivis d'une vingtaine d'autres recueils).

**2003** Journaliste à Fleurus Presse pendant dix ans. Rédactrice en chef de *Mille et Une Histoires*.

**2004** *Tout ira bien* (Arléa), roman, dont est tiré un spectacle musical avec Alex Beaupain, *Une histoire pour voix, piano et violoncelle*.

**2010** *La Mer noire* (éd. Sabine Wespieser).

**2012** *Les Séparées* (S. Wespieser).

**2014** *Quatre Murs* (S. Wespieser).

Le récit se divise, pour nous faire entendre la petite musique de chacun des quatre protagonistes, les deux frères et les deux sœurs. Avec une grande justesse, la romancière Kéthévane Davrichewy sonde l'intimité familiale, les ambiguïtés du lien fraternel, les jalousies et les affinités. Née dans une famille d'origine géorgienne, Kéthévane Davrichewy a grandi à Paris avec une sœur cadette, une seule, mais a été entourée durant toute son enfance par une flopée de cousins et cousines, d'oncles, de tantes et d'aïeux – une tribu issue de l'exil, aussi chaleureuse qu'étouffante. Peut-on se séparer sans se perdre ? Bousculer les rôles sans faire de dégâts ? S'aimer sans se posséder ? La romancière soulève une tempête de questions, que son roman égraine et incarne par touches délicates.

### LA VIE. Quelle a été la genèse de ce roman autour des frères et sœurs ?

**KÉTHÉVANE DAVRICHEWY.** J'ai eu envie de raconter ce qui se passe lorsqu'un équilibre familial est rompu. À l'âge adulte, que devient le lien fraternel lorsqu'un parent meurt ? On a beau venir d'un socle commun, on n'en fait pas la même chose. Chacun peut tirer force ou faiblesse des expériences familiales, progresser ou régresser, suivant la place et le rôle qu'il a au sein de la fratrie. Dans l'enfance, chaque être se construit en fonction de ses frères et sœurs, de ses responsabilités d'aîné plus ou moins écrasantes, de sa place de cadet plus ou moins protégé. La relation fraternelle est déterminante : c'est la première relation à l'autre, celle qui modèle la suite. La fratrie est le lieu des premières frustrations et jalousies. Elle permet d'expérimenter le sentiment narcissique, l'altérité, l'envie, la cruauté. Moi qui n'ai qu'une sœur, la relation au frère m'a toujours fascinée... Dans le roman, la disparition du père et la vente de la maison entraînent une redéfinition des rôles. Ce basculement m'intéresse pour aborder l'héritage familial. S'il n'y a plus de maison, sur quel terrain se retrouve-t-on ? Que fait-on de l'héritage affectif ? Chacun tente de répondre à sa façon. Et on s'interroge de manière d'autant plus aiguë quand on a grandi dans une famille d'immigrés : que transmet-on de l'identité commune ? Du sentiment d'appartenance ?

**Dans *la Mer noire* déjà, vous abordez le thème des origines et de la famille. Pourquoi cette constante ?**

**K.D.** Le rapport à la famille est fondateur pour moi. Mes grands-parents géorgiens ont été contraints à l'exil : je viens d'une culture où la famille est essentielle. Elle est le terreau, la fibre qui nous construit. De toute façon, chacun est toujours poursuivi par sa famille, qu'elle soit présente ou absente. Chez moi, elle est omniprésente. Et pour exister, j'ai toujours dû me battre contre. Même si je la considère comme une richesse. La fratrie est une forme de douloureux paradoxe que chacun ressent de plus en plus fort en grandissant : on veut être dans l'union, la transmission, garder ce qu'on vous donne, continuer à aimer. Et en même temps, il faut expérimenter la nécessaire rupture pour se retrouver soi, prendre son envol et être libre. Les contes traditionnels et les mythes anciens regorgent de ces déchirements : c'est en se séparant qu'on naît à soi-même. Quelle que soit l'histoire familiale, tous les enfants connaissent le sentiment de trahison et de culpabilité en devenant adultes. La vraie liberté est sans doute de comprendre qu'on ne trahit pas... On doit apprendre à être seul. Pour moi, l'écriture a été le lieu de l'individualité et du silence.

**Vos racines sont géorgiennes. Pourquoi les avoir transposées en Grèce ?**

**K.D.** Je n'ai pas envie de m'appesantir éternellement sur la Géorgie. J'ai aussi des affinités avec la Grèce – la famille de mon mari mêle les origines grecques et juives. Et j'ai toujours besoin que mes personnages viennent d'ailleurs, pour leur fait vivre toutes les contradictions qui m'habitent. Il est vrai que la Géorgie, c'est plutôt l'Orient. Mais avec tout de même quelque chose de très méditerranéen... La Géorgie n'est pas slave, elle est plus proche des Grecs et des Arméniens que des Russes, en fait.

**Quelle importance ont pour vous les maisons de famille ?**

**K.D.** Nous sommes tous constitués de lieux, réels ou fantasmés. Dans mon roman, Réna, la benjamine, considère la maison de Somanges comme un véritable membre de la tribu... Personnellement, j'ai un très fort fantasme de maison de famille, sans doute parce que je viens d'une immigration où tout a été perdu. J'ai vécu dans une maison

d'enfance à la campagne, que ma mère a dû vendre après la mort de mon père. J'ai d'abord ressenti un manque énorme. Puis une libération. Car partager une maison de famille lorsqu'on est adulte génère beaucoup de tensions. En fait, c'est plus un vœu des parents, une nostalgie du paradis perdu de l'enfance... La maison est pourtant ce qui nous tient, le symbole de la famille unie. On a peur de se perdre en la perdant, comme si sa disparition allait creuser un fossé entre les êtres. Comment continuer à aimer quand les frères et sœurs sont dispersés, quand ils sont devenus si différents ? Nous sommes dépositaires des valeurs de nos parents. Mais chacun en adopte ensuite d'autres hors de son milieu social. C'est comme un puzzle qui éclate et que l'on recompose. Le frère ou la sœur proche peut devenir l'intrus, l'étranger, l'inconnu.

**Votre titre, *Quatre Murs*, évoque-t-il d'abord la maison ou les êtres ?**

**K.D.** Au départ, je souhaitais plutôt faire référence à la maison, à son effondrement. Et puis, c'est devenu les quatre frères et sœurs dans leur impossibilité à communiquer et à se tenir ensemble. Un psychiatre a affirmé que le métier de parents était d'empêcher ses enfants de s'entretenir ou de fusionner... Le lien fraternel est sans arrêt en mouvement. On ne peut vivre qu'en acceptant ses houles et courants contradictoires. Saul, le frère aîné, cherche à reconstituer dans son île grecque une version nouvelle de la maison de famille. Comme je suis une mélancolique plutôt optimiste, la fin de mon roman n'est pas fermée. Nous pouvons parfois être submergés par l'impression que la vie est faite de pertes successives, par la sensation que l'amour se dérobe continuellement, faisant de nous des êtres qui marchent sur des sables mouvants. Pourtant, il reste toujours des éclats du noyau dur de la transmission, quelque chose de commun qui nous tient, un élan qui nous porte. ♡

INTERVIEW MARIE CHAUDEY



À LIRE

**Quatre Murs**, de Kéthévane Davrichewy, Sabine Wespieser, 18 €.